

Antibourgeois

Cul-de-sac

Roman Polanski



Lundi 5 octobre 2015 à 20h | Auditorium Ardit

ÂGE LÉGAL: 16 ANS

Générique: GB, 1966, 113', Blu-ray, vo st fr

Interprétation: Françoise Dorléac, Donald Pleasence, Lionel Stander

Ours d'or au Festival de Berlin en 1966

Dans un château que la marée isole périodiquement, un couple de bourgeois névrosés et frustrés fait face à deux criminels débraillés, ce qui aboutira à un véritable jeu de massacre.

Deuxième film anglais de Polanski, *Cul-de-sac* est une comédie noire caustique à l'humour cinglant qui rappelle les pièces de Beckett, de Pinter et de Ionesco. Entre coups de théâtre, ambiance grand-guignolesque et éclats mélancoliques stridents, il constitue un exemple presque parfait de cinéma pur.

***Cul-de-sac* selon Paul-Louis Thirard**

L'accueil favorable que trouve en France *Cul-de-sac* est réconfortant, c'est sans doute le signe d'une certaine évolution du goût français en matière de comique. [...]

Polonais devenu Européen, aujourd'hui Londonien par impératifs de travail, demain peut-être aussi bien Biarrot ou Frioulien, Polanski ressemble physiquement aux petits bonhommes des meilleurs dessins d'humour, et, avec une belle constance, il contemple, anime, tue ses personnages, depuis son

premier court-métrage, tel un entomologiste goguenard, qui se place lui-même du côté froid de l'humour, du même côté, disons, que Ferreri, aux antipodes de Buñuel-le-chaleureux. Ces bonshommes qui trimballaient une armoire, ces bonshommes empêtrés dans la neige, ils ont dû, depuis les courts-métrages à la flatteuse réputation, à la diffusion confidentielle, faire un petit détour pour nous arriver. Certes, dans *Le couteau dans l'eau*, dans *Répulsion* on reconnaissait ce style, cette distance, mais tout était quand même masqué, Polanski faisait «un film psychologique», «un film d'épouvante» – qui ne ressemblaient pas aux collègues de la catégorie, d'accord! Mais enfin, c'est bien avec *Cul-de-sac* que Polanski rejette les prétextes, les masques. L'on sait d'ailleurs qu'il tenait depuis longtemps à ce sujet, dont les parentés avec le théâtre moderne sont évidentes. Mais non moins évident: si Polanski ne prend plus de masques-prétextes, il utilise cependant des accessoires, des accoutrements qui sont ceux des films classiques: le gangster qui «occupe» un ménage, le mari cocu... Mais ce ne sont plus là que des piments supplémentaires, on ne peut, même avec la plus grande inattention, prendre *Cul-de-sac* pour ce qu'il n'est pas.

Sur une route en jetée, une voiture avance; elle est au pas, poussée par Dickie, avec dedans Albie blessé. Dickie laisse Albie, et cherche une trace de vie en suivant des fils téléphoniques

qui l'amènent à un château isolé, bel accessoire venu à point nommé. Ce château est habité par Georges, personnage farfelu et ovoïde, et sa femme, Térésa, une Française «pervers», qui porte la culotte, même pour, eh oui!

Dickie terrorise Georges, fascine Térésa, installe le pauvre Albie au château où il achèvera de mourir, essaie de téléphoner au «boss», le mystérieux Kattelbach, qui n'a que faire de ces deux minables qui ont raté leur coup. La vie s'organise entre Georges, Dickie et Térésa, on reçoit même des visites (Dickie passera pour un domestique un peu balourd) jusqu'au moment où, poussé par Térésa, Georges finira par tuer Dickie.

Dès le début, dès l'irruption de Dickie au château, l'univers foldingue de Georges et Térésa nous prend à la gorge, comme lui. Des poules partout, des œufs plein les frigos, un homme chauve et myope, fardé et habillé de dessous féminins, un cauchemar. Ce cauchemar se poursuivra avec une imperturbable logique, qui n'épargne, qui ne «sauve» personne – «sauver» ses personnages étant apparemment aussi intéressant pour Polanski que mesurer la cour du château avec une allumette. La chronique de ces quelques heures vécues en commun par le trio est pleine de détails piquants et d'une parfaite construction; je ne les disséquerais pas ici [...]. Rappelons pourtant la jolie famille qui vient en visite, avec le père qui ressemble à Mr. Wilson, et le playboy stupide attiré par le renom d'immoralité de la Française, et face à ces esquisses respectables, un gosse, le seul qui soit de plain-pied avec Dickie, Térésa et Georges, de leur espèce, et qui logiquement, les terrorise et les torture. Cette humanité, représentée par le trio central, n'appelle aucune indulgence de la part de l'auteur, et soudain il nous présente pire: les visiteurs bourgeois. Mieux vaut la folie que le

conformisme? Dans un certain sens, oui, esthétiquement peut-être, donc, un peu, moralement. Et c'est là un terrain périlleux, parler morale à propos de ce film, puisque la seule qui s'en dégage explicitement est celle-ci: si vous voulez être le tranquille cénobite vanté par des générations de faiseurs de calembours, n'habitez pas un château de Walter Scott, bien que celui-ci ait fait un bon film, et n'élevez pas de poulets. Enfin, n'épousez pas une Française. Morale, après tout, difficilement contestable, bien que, dira-t-on, peu universelle.

Paul-Louis Thirard, *Positif* n° 82, mars 1967

**Fiche filmique proposée
par Pietro Guarato**



Prochain film du Ciné-club:

***That Cold Day in the Park*, Robert Altman, 1969**

12 octobre à 20h, Auditorium Arditì